



Les Carnets de Barczewski

PHILIPPE
LAPERROUSE

Philippe Laperrouse

Les Carnets de Barczewski

© Philippe Laperrouse, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6059-3

Couverture : alarich / istock

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1. Les canaux de Saint-Pétersbourg

Marguerite Sermonin, née en 1970 à Bourges, détestait la France et avait une bonne raison pour ça. Son époux Ivan avait été assassiné trois ans plus tôt après une « regrettable » algarade avec le contre-espionnage français. Elle pensait à lui, en ce matin du 2 février 2030.

Pour leurs vingt ans de mariage, il l'avait emmenée en Russie, sa patrie natale. En voyageant dans les immenses plaines de l'Asie centrale, elle avait peu à peu aimé son attachement profond pour ces territoires. Quand il lui avait révélé ses véritables fonctions dans la représentation diplomatique russe à Paris, elle l'avait compris et encouragé. Elle savait que ses missions ne se résumaient pas à du travail de renseignement en bureau. Il sortait souvent armé pour défendre les intérêts de son pays par tous les moyens.

Marguerite n'avait jamais eu peur. Elle lui vouait une confiance totale, malgré les risques qu'il encourait. Lorsqu'il disparut, elle connut une interminable période d'abattement. Puis elle se jura de poursuivre sa mission.

Engoncée dans ses fourrures au fond du taxi qui longeait les canaux de Saint-Pétersbourg, elle entendait encore Ivan lui raconter que cette ville sous la neige était tout simplement magnifique. Une brume matinale flottait sur les quais. Les flots gelés de la Neva scintillaient faiblement.

Malheureusement, elle n'aurait pas le temps de visiter les édifices de l'époque tsariste. Aujourd'hui, elle avait rendez-vous avec Boris Bajenov, l'agent de Nikolai Galimov, le jeune peintre dont elle voulait exposer les œuvres dans la galerie parisienne dont elle était la propriétaire.

Le taxi l'arrêta devant une somptueuse bâtisse. Des monstres de pierre montaient la garde au pied d'un escalier majestueux. À sa descente de voiture, Boris Bajenov l'accueillit. Il parlait un français impeccable. Il s'inclina avec componction :

— Bienvenue, madame Sermonin. Nous allons entrer dans un immeuble de la mairie où nous serons à l'aise pour discuter, mais avant d'en venir à nos affaires, je dois vous conduire auprès d'un officiel qui a souhaité vous saluer.

L'homme emmena la visiteuse à travers de vastes couloirs ornés de statues

d'époque. Ils atteignirent un salon plongé dans une semi-pénombre. Les murs étaient couverts de lambris, Marguerite eut le temps d'apercevoir une série de tableaux d'inspirations variées : des militaires en grande tenue, des paysages champêtres ou maritimes, la ville sous la neige, etc. La pièce sentait le cuir vieilli et le bois ciré. Elle était envahie de fauteuils capitonnés de type « crapaud ». Sur des tables basses, des lampes aux pieds ouvragés, dotées d'abat-jour verts, diffusaient une lumière dorée pour éclairer des recoins prévus pour les entretiens discrets.

À l'entrée de la Française, une haute silhouette se détacha :

— Bienvenue en Russie, Marguerite !

L'homme en uniforme qui venait de s'exclamer chaleureusement dressa sa stature d'ancien boxeur devant elle ; il dominait son interlocutrice d'une bonne tête. Son visage était marqué par le temps et, sans doute, une vie de combats.

D'un geste, il lui désigna un fauteuil club, comme on en trouve dans tous les salons d'affaires.

Marguerite sentit qu'elle devait dire quelque chose :

— Merci de votre accueil, monsieur...

— Colonel, appelez-moi Colonel pour le moment.

L'homme portait un habit couvert de décorations soigneusement alignées, qui pouvaient effectivement correspondre à ce grade. Ses mains étaient courtaudes, épaisses et grasses. Il parlait français avec un léger accent, parfois il trébuchait, mais Marguerite le comprenait facilement. Elle observait son interlocuteur avec une impression mitigée : il affichait un petit rictus qui donnait une sensation de bienveillance, mais son regard ténébreux révélait un tempérament probablement inflexible.

— Je suis le colonel Jarkov, Marguerite.

À son entrée, Marguerite Sermonin avait été débarrassée par un domestique de son harnachement d'hiver : manteau, polaire, écharpe, gants, toque, mitaines, etc. Elle se présentait vêtue d'un long pull rouge et d'une jupe assortie qui tutoyait ses bottes de neige.

Le colonel Jarkov scruta son visage triangulaire, encadré de cheveux gris

courts et sagement ordonnés. Le regard serein de la visiteuse, cerclé de lunettes à la monture mauve, semblait percer celui de ses interlocuteurs. Le militaire chassa de son esprit une image fugitive : celle de son ex-épouse. À la soixantaine passée, Marguerite était encore une belle femme, ce qui lui convenait très bien.

Nikolai Jarkov remua sa corpulence sur son fauteuil dont le cuir émit un crissement désagréable. Il donnait l'impression de chercher ses mots :

— Marguerite, nous vous connaissons grâce à votre mari... Le colonel Sermonin était un grand homme !

Marguerite se souvint à temps qu'un grade de l'armée russe avait été attribué à son époux pour service rendu à la patrie.

La voix de Jarkov était rauque, très rauque. Le militaire était un fumeur invétéré. Plusieurs cigares gisaient, abandonnés à ses côtés. Son visage ridé n'était pas rasé depuis plusieurs jours. Sur sa tête, une petite mèche grise et ridicule paraissait décalée sur un personnage aussi rustre.

Malgré le climat local, une fine pellicule de sueur luisait sur son front.

— Marguerite, je sais que vous avez à faire avec notre ami Bajenov, je vais donc aller « droit au but », comme vous dites en France.

En réalité, le militaire hésitait : il était embarrassé, et cette femme qui semblait d'un tempérament posé et flegmatique ne l'encourageait pas.

Il ignorait la raison pour laquelle il devait mener cette mission consistant à faire appel à Marguerite Sermonin. Il était sous-chef du service « analyse, prospection et plans stratégiques » du FSB. Or, le projet, d'après ce qu'il en savait, relevait sans aucun doute du renseignement extérieur, autrement dit du SVR.

La seule explication qu'il avait trouvée à cet empiétement des compétences, c'est que les responsables voulaient brouiller les pistes. On lui avait présenté l'affaire comme une opération spéciale qui ne devait pas suivre les cheminements hiérarchiques habituels. Ses excellents états de service avaient plaidé en sa faveur : il serait le directeur du programme et, en cas de réussite, une très belle promotion l'attendait.

Le militaire plongea subitement dans le vif de la rencontre :

— Marguerite, nous voulons que vous poursuiviez le travail de votre mari.

Marguerite répondit d'une voix basse et agréable :

— Colonel, mon époux était un Russe de naissance, il adorait votre pays. Nous en parlions souvent ensemble.

— La Russie a besoin de gens comme vous, Marguerite. C'est-à-dire de personnes qui défendent nos intérêts à l'étranger.

Marguerite Sermonin sentait que son destin allait basculer. Elle avait discuté avec son mari Ivan de ses activités qu'il appelait « économiques » en faveur de la Russie. Elle se souvint qu'un jour, il lui avait fait promettre de poursuivre son œuvre en cas de malheur. Elle s'y était engagée.

Elle jugea bon d'encourager le colonel Jarkov :

— Je vous écoute, colonel.

— Marguerite, le monde d'aujourd'hui est un terrain de jeu complexe. La guerre d'Ukraine est terminée. Elle a montré que l'information est une arme qui prend de plus en plus d'importance dans le combat. Comme tous les pays, nous avons besoin de nous défendre... Et le meilleur moyen de nous protéger des agissements inamicaux des États, c'est de nous assurer de la sympathie de leurs dirigeants politiques... En France, nous sommes obligés de constater que le pouvoir est aux mains d'une clique d'oligarques riches et distingués qui n'ont rien d'autre en tête que le modèle américain...

— La France est une démocratie, colonel !

— C'est bien là, le problème : une démocratie, ça signifie que chacun peut dire n'importe quoi, n'importe quand, à n'importe qui, ça ne facilite pas notre compréhension réciproque.

— Qu'attendez-vous de moi, colonel ?

Le militaire respira bruyamment, il atteignait le but de son entretien. Il avait l'impression de jouer à quitte ou double :

— Voilà, Marguerite ! Nous voulons d'abord que vous meniez votre activité professionnelle comme d'habitude. Ensuite, nous avons besoin que le public nous connaisse mieux, de manière que les futures élections amènent au pouvoir

des personnes qui nous écoutent favorablement.

— À moi toute seule, colonel, je ne peux pas grand-chose !

— Nous pensons que les prochaines guerres ne se gagneront pas avec des milliers de soldats. Les vainqueurs seront ceux qui savent manipuler l'opinion à travers les réseaux. Aujourd'hui, tous les ménages sont connectés et la plupart des gens croient ce que leur disent leurs écrans. Nous n'avons besoin que d'un minimum d'êtres humains pour les activer.

— Mais je ne suis absolument pas compétente en informatique, colonel

Nikolaï Jarkov esquissa ce qui pouvait passer pour un sourire. En fait, il découvrit ses dents noircies par le tabac.

— Nous le savons, Marguerite ! Aussi, vous aurez avec vous un de nos agents. Appelons-le Youri. Il sera votre bras armé. Il sera votre homme de main, votre hacker et bien d'autres choses. Votre rôle sera de le surveiller, de le commander, de transmettre nos instructions et de nous rendre compte. Bien entendu, vos services seront rémunérés à leur juste valeur...

— Bon, d'accord, mais je ne vois pas comment nous allons transformer les Français en russophiles...

— Nous pourrions inonder les réseaux de messages qui nous seraient favorables, Marguerite. Nous le faisons, mais c'est un procédé qui a des limites. Nous ne connaissons pas la mentalité des Français aussi bien que vous. Notre but, c'est de plonger le nez de vos compatriotes dans leurs contradictions. Nous voulons qu'ils se convainquent que leur modèle de vie capitaliste, basé sur l'hyperconsommation, les conduit à leur perte. Nous allons révéler au grand jour les secrets que leur cachent leurs dirigeants menteurs et hypocrites ! Nous ferons en sorte qu'ils soient mis à la porte. Comme les Français ne savent pas « organiser » les scrutins aussi bien que nous, il faut qu'ils deviennent exaspérés par leurs chefs et qu'ils reportent leurs votes sur des gens raisonnables...

— Et comment comptez-vous vous y prendre, colonel ? S'il y a des secrets, ils sont bien cachés...

— Ne vous en faites pas, une de nos meilleures soldates, Irina, a déjà fait un excellent travail préparatoire. Elle a découvert un point d'entrée dans les coulisses du pouvoir... Par ailleurs, nous savons protéger ceux qui bossent pour

nous, même à l'étranger. Vous et Youri n'apparaîtrez jamais en première ligne. Nous avons recruté un agent indépendant : il est grec, il est polyglotte, très poli et a beaucoup d'expérience. Il s'appelle Constantinos. Pour votre sécurité, il vaut mieux que vous n'ayez aucun contact avec lui, c'est Youri qui s'en chargera.

— Vous êtes sûr de lui ?

— Tout à fait, Marguerite, nous l'avons employé à plusieurs reprises dans des opérations discrètes. Il est cher, mais intelligent, loyal et efficace. En plus, il n'est pas russe ! Cela nous permettra d'égayer les soupçons d'ingérence en France.

2. Les jardins de l'Élysée

Ce matin du 24 mai 2030, Pierre Moisseau attendait le président dans le parc de l'Élysée. Dans une ambiance printanière, le ministre piétinait avec nervosité et impatience. Ça gazouillait dans les arbres, les massifs de fleurs et de buis frissonnaient, les jardiniers courbés s'escrimaient sur des rosiers rares. Des parterres de tulipes rouges et jaunes égayaient le paysage.

Quelques nuages blancs couraient dans le ciel, mais la journée s'annonçait ensoleillée et la chaleur douce, sans excès. Malgré une brise légère et rafraîchissante, le ministre Moisseau n'était pas en mesure de goûter ce moment enchanteur.

Le politicien avait insisté auprès du secrétariat pour que Georges Goulard lui accorde une promenade à pied d'une demi-heure. Par principe ou par habitude, la préposée avait répliqué sèchement que le président n'avait pas le temps. C'était la réponse récurrente de Louise Lavache qui, selon Pierre Moisseau, ne pouvait porter de patronyme plus justifié.

— Je sais, je sais, mademoiselle Lavache. Le chef de l'État a beaucoup de travail, mais faites-lui savoir que je dispose d'une information cruciale à lui transmettre au sujet de la sécurité nationale et que je veux à tout prix éviter de courir le risque d'une oreille indiscrete.

Georges Goulard avait regimbé un peu. Quel secret stratégique pouvait détenir un ministre de la Culture ? La vraie date de la Joconde ? Le nom d'une nouvelle maîtresse de Matisse ou de Renoir ? Allons, allons... Pourtant, il s'était laissé convaincre : une petite promenade en plein air ne pouvait pas lui faire de mal. La veille, à Bruxelles, les discussions avaient été chaudes avec les Hongrois et les Polonais qui n'étaient d'accord sur rien ! Ah ! L'Europe...

Pierre Moisseau aperçut enfin le profil corpulent du président qui s'avavançait avec nonchalance, une main enfouie dans la poche de son pantalon. Il s'approchait d'une démarche chaloupée et légèrement ondulante. Les efforts d'amaigrissement qu'il avait consentis durant sa campagne avaient été balayés par toutes sortes de festivités gastronomiques : les galas, les banquets, les cérémonies, les remises de médailles, les buffets à volonté... Moisseau lui trouvait une allure de directeur d'école : un front dégarni, une couronne de